

30304

U.R.S.I.O.M. Fonds Documentaire
N° : 30304 ex 7
Cote : B

7 Les jeux, les sports et la guerre

Il est parfois difficile de tracer une limite entre ces trois activités, surtout entre "jeux" et "sports". On s'en rend d'autant mieux compte en percevant les multiples significations du mot *heiva* qui, renvoyant à nos "distractions", désigne aussi bien les spectacles de danse que le tir à l'arc ou le lancement d'un cerf-volant. Dans le Tahiti ancien, beaucoup d'activités sociales avaient une dimension que nous appellerions "ludique". Ainsi, le jeu féminin nommé *harura'a pu'u*, "se saisir de la balle", peut aussi bien être considéré comme un sport. De même, si la guerre était une activité sociale importante et bien définie, certains "sports", par exemple le jet de pierre à la fronde, relevaient aussi de la technique guerrière. En fait, ce découpage peut apparaître un peu ethnocentriste, si on le rapporte au contexte du XVIII^e siècle *ma'ohi*.

Le jeu sur les mots

La plaisanterie, les facéties verbales, l'art de parler par sous-entendus, la manipulation des ambiguïtés phonétiques constituaient une dimension courante de la conversation, plaisir que partageaient à l'évidence tous les Ma'ohi : il est noté par de nombreux observateurs. William Bligh remarque au cours de son séjour de 1788-1789 que "bien qu'ils (les Ma'ohi) soient suffisamment crédules pour croire en n'importe quoi (...) ils sont en même temps si enclins à cette sorte d'humour que nous appellerions "blaguer à froid" (*humbug*) qu'il est souvent difficile de discerner s'ils sont sérieux ou pas". George Forster, naturaliste de Cook, rapporte la plaisante histoire contée à celui-ci par le chef titulaire de Huahine en 1774 avec un imperturbable sérieux, concernant une île éloignée peuplée de géants qui pourraient emporter la *Resolution* sur leur dos : l'histoire semble exprimer l'incrédulité d'Orli à l'égard des récits anglais, en les moquant.

J.-A. Moerenhout note au sujet de ceux qui, au moment où il écrit, sont déjà les anciens Ma'ohi que "la causerie était leur fort, le babil le plaisir de tous, sans que personne ne s'en lassât jamais", et insiste particulièrement sur les dispositions à la fois plaisantes et bienveillantes qui animaient les conversations féminines : "Elles aimaient le badinage, les mots pour rire, même aux dépens de personnes soit présentes, soit absentes ; mais elles ignoraient la satire, incapables de chercher à faire du mal ; et l'épigramme très commune, souvent très piquante n'avait dans leur bouche d'autre but que de provoquer la gaieté (...)".

Ces formes de plaisanterie, si répandues qu'elles paraissent constituer une forme culturelle de base, étaient nommées *hiro* (tisser du fil, tordre ; plaisanter par exagération, d'après le dictionnaire de la London Missionary Society) ou *ho'ata* (d'après D. Oliver). La caricature, la moquerie n'épargnaient personne, même pas les chefs de haut statut, ce qui montre encore le consensus culturel qui semblait s'attacher à ces formes

d'expression. La manipulation de l'ambiguïté phonétique, notée par Paul Ottino dans le domaine généalogique, visait fréquemment à faire saisir des connotations sexuelles cachées, comme le note non sans réprobation William Ellis. On sait qu'il en reste quelque chose dans le Tahiti contemporain ; notons aussi que la moquerie (actuellement *fa'aharama'au*) reste une attitude si prégnante que Robert Levy y voit une méthode d'éducation.

Il est probable que cet amour du jeu de mots et du jeu sur les mots ait conduit, parmi de multiples figures de rhétorique que l'on ne peut aborder dans ce cadre, à l'élaboration de devinettes (*parau piri*) dont peu nous sont hélas parvenues. En voici un exemple, rapporté par Teuira Henry comme originaire d'Hitiaa, "terre de devinettes" : "Quel est l'arbre qui reproduit son tronc, reproduit ses branches, reproduit ses pousses, ses feuilles, son écorce intérieure et son écorce extérieure ? C'est une femme qui engendre ses enfants".

Dans ces conditions, l'art de l'éloquence, si important dans la culture politique, avec ses figures métaphoriques ou allusives, retenait certainement quelques aspects de cette passion pour le jeu de mots.

Jeux d'enfants

Le jeu constituait une activité essentielle des enfants, et ici encore on ne peut véritablement opposer "jeux d'enfants" et "jeux d'adultes", les Ma'ohi adultes prolongeant les amusements de leur enfance dans d'autres occupations, et les enfants contrefaisant en des jeux certaines activités sociales "sérieuses" des adultes. Les enfants passaient une grande partie de leur temps en bandes, se déplaçant de maisonnée en maisonnée, errant sur les plages, prenant un grand plaisir à nager dans les lagons, avec une adaptation qui faisait l'émerveillement des visiteurs européens. Les enfants pratiquaient la sorte de *surfing* à laquelle s'adonnaient les adultes (*fa'ahera'a miti*), simple utilisation d'une planche ou d'un bois flottant sur les rouleaux déferlants du bord de mer. Les jeux sexuels étaient des plus courants, comme le noteront au tout début du XIX^e siècle des missionnaires anglais parfaitement ébaubis : "ces jeux qui coupent la respiration dans la poitrine des parents".

Douglas Oliver note parmi les observations des voyageurs du XVIII^e siècle des jeux plus formalisés puisqu'ils utilisaient des instruments, ou des règles explicites : ainsi, le saut à la corde, colin-maillard (*titipauru* d'après T. Henry), les échasses (*rore*) où l'on essayait de faire tomber son adversaire, peut-être une sorte de palet, le cerf-volant (*heiva ha'ape'e u'o* d'après W. Ellis ou *u'o pauma* d'après B. Danielsson et A. Lavondès). Selon les témoignages de W. Bligh et de Domingo Bōenechea, les cerfs-volants comportaient une armature de fibre de canne à sucre, et étaient couverts de tissu d'écorce. D'après Teuira Henry, ils représentaient tantôt une figure humaine, tantôt une tortue, ou un oiseau de mer (frégate).

D'autres amusements d'enfants paraissent des activités adultes et s'en trouvaient d'autant plus significatifs :



Les jeux de ficelle étaient pratiqués autrefois dans toute la Polynésie par les adultes comme par les enfants. Les jeux de ficelle des îles de la Société et des Marquises sont assez proches et appartiennent au groupe océanien caractérisé par le fait que, pour commencer toute figure, il faut que la boucle passe derrière le pouce et le petit doigt en traversant la paume de la main. Cette photographie a été prise aux Marquises.

Les balançoires étaient simplement faites d'une liane ou d'une corde et d'un morceau de bois transversal. Gravure missionnaire.



D. Oliver, toujours d'après des témoignages directs, relève la fabrication de pirogues miniatures (un jeu bien connu dans le monde malayo-polynésien jusqu'à Madagascar, nommé *roroie* à Tahiti d'après T. Henry), et le jeu parodiant le sacrifice d'une victime humaine sur un "lieu de culte" (*marae*) imité (*fa'aoro'a marae*). La victime humaine était représentée par un morceau de bois et les offrandes vivrières, notamment les cochons, par un rat. Les enfants jouaient encore avec des touppes, dont certaines étaient faites avec un fruit de *miro* traversé de haut en bas par une nervure de feuille de cocotier. On les faisait tourner en imprimant à la nervure un mouvement rapide des deux mains.

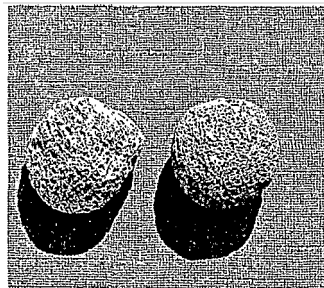
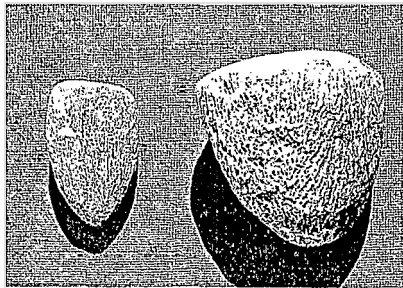
Sports d'adultes et sports collectifs

Les adultes, hommes et femmes, prolongeaient à de nombreuses occasions les amusements nautiques de leur enfance. Beaucoup pratiquaient le *surfing* sur des planches, parfois des pagaies et même sur les pirogues elles-mêmes. Ce sport impliquait moins de maîtrise technique qu'à Hawaï, étant généralement pratiqué en position couchée, sur des planches aux formes moins travaillées. Il montrait néanmoins la grande adaptation nautique des Ma'ohi, ayant

parfois pour théâtre "de puissants rouleaux fournissant un grand amusement aux Natifs, mais tels qu'ils noieraient probablement tout Européen qui s'y risquerait", note William Bligh. (Il est vrai que les capacités natatoires des Européens du XVIII^e siècle étaient certainement bien inférieures à celles d'aujourd'hui.) Comme le note Douglas Oliver, le *surfing* sur des pirogues constituait aussi bien un entraînement pour les atterrisages difficiles qu'un amusement.

Les adultes s'adonnaient régulièrement à de nombreux sports collectifs dont certains mettaient en jeu des districts tout entiers, bien qu'on ne connaisse pas les modalités exactes de recrutement des équipes. Plusieurs

de ces jeux utilisaient une sèche et agglomérées de ou (dans le cas du "hock *tapa* serrées. Il en allait à football (*tu'ira'a popo* hommes et femmes, qui pe T. Henry "une quantité personnes". Les règles ne en être parvenues. "Se (*harura'a pu'u*) était un féminin ; le but était de p balle au-delà de la limite qui donnait lieu, toujours des "mêlées inextricable même (...) en mer", ce pratiqué sur les plages. C



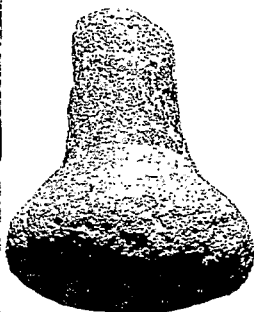
Toupies en corail. Des objets en corail, de forme conique, ont été trouvés aux îles de la Société, ainsi qu'à Rurutu (Australas). Une toupie en bois a été mise au jour aux Marquises. La toupie est certainement un jeu ancien en Polynésie.

Billes de corail, Huahine. Des sphères plus ou moins régulièrement travaillées dans du corail ont été trouvées au cours de fouilles archéologiques aux îles de la Société, ainsi qu'à

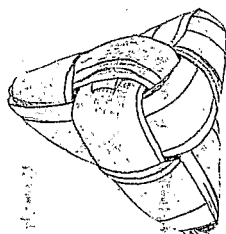
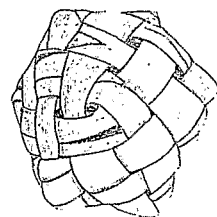
Rurutu (Australas) (P. Verin). Il est probable que ces billes étaient destinées au jeu de *timo* qui se jouait avec des pierres ou parfois de grosses graines dures. Il s'agissait d'un jeu ressemblant aux osselets des Européens.



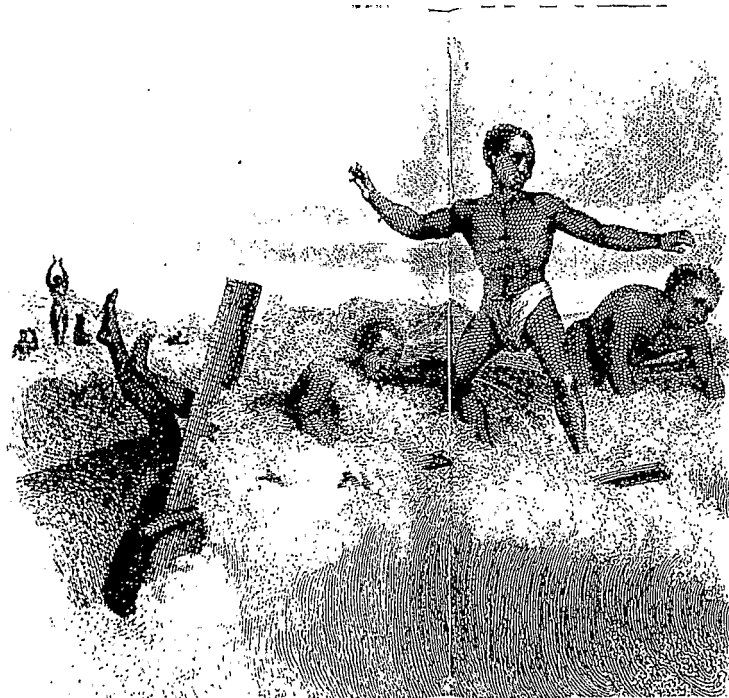
Enfants des Marquises jouant aux échasses.



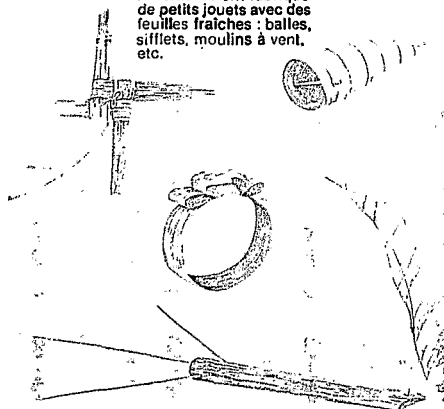
Petit pilon marquisien. H = 5,8 cm. Des objets usuels en réduction ont été retrouvés. Ils ont pu servir de jouets pour parodier les activités des adultes, à moins qu'ils n'aient été des instruments d'apprentissage pour des enfants. Il est toujours difficile de distinguer les actes purement ludiques du travail proprement dit.



A droite : Polynésiens des îles Hawaï glissant sur les vagues. Cette gravure missionnaire du début du XIX^e siècle a été publiée dans les "Polynesian Researches" de William Ellis.



Jouets en feuilles de cocotier. De tout temps, les enfants ont fabriqué de petits jouets avec des feuilles fraîches : balles, sifflets, moulins à vent, etc.

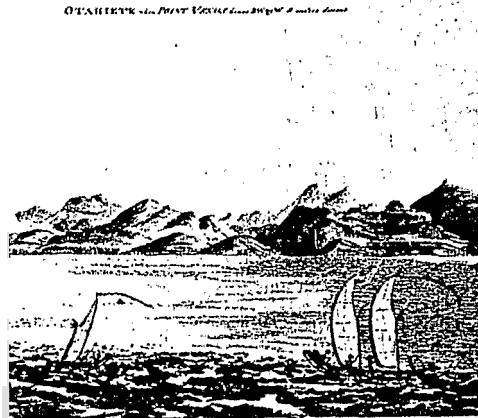


de ces jeux utilisaient une balle faite de fibres séchées et agglomérées de bananier-plantain, ou (dans le cas du "hockey") de lanières de *iapa* serrées. Il en allait ainsi d'une sorte de football (*tu'ira'a popo*), pratiquée par hommes et femmes, qui pouvait réunir d'après T. Henry "une quantité considérable de personnes". Les règles ne semblent pas nous en être parvenues. "Se saisir de la balle" (*harura'a pu'u*) était un sport uniquement féminin ; le but était de porter ou de lancer la balle au-delà de la limite de l'autre camp, ce qui donnait lieu, toujours selon T. Henry, à des "mêlées inextricables qui continuaient même (...) en mer", ce sport étant souvent pratiqué sur les plages. Ces sports impliquant

d'énergiques mêlées pouvaient entraîner de sévères contusions. Une sorte de hockey (*apai, paipai*) était pratiquée seulement par les hommes, les crosses en étant plus ou moins perfectionnées selon les archipels (B. Danielsson et A. Lavondès).

Généralement, les sports montraient l'attention accordée par les Ma'ohi aux capacités physiques et à leur maintien dans la compétition. Ainsi la course (*fa'aitiiahemora'a* ou *fa'aitiiaura'a* d'après T. Henry) se pratiquait à pied ou en pirogue, dans les lagons protégés. Il semble qu'on s'exerçait aussi au lever du poids (B. Danielsson et A. Lavondès) en tentant de soulever une

pierre aussi lourde que possible. Un sport d'adresse pratiqué tant par les adultes que les enfants consistait à frapper une pierre lancée en l'air à l'aide d'une autre gardée en main (*timora'a* d'après T. Henry). Beaucoup d'Européens s'étonnaient de l'absence de récompenses matérielles destinées aux vainqueurs de ces jeux sportifs, sinon les acclamations et le plaisir d'y participer. De la même façon, les combats de coqs étaient un sport par délégation certes, mais auquel on s'adonnait avec tant de passion que, selon J.-A. Moerenhout, le propriétaire d'un coq vainqueur pouvait sembler tirer plus de fierté de son animal qu'un guerrier d'un acte de bravoure.

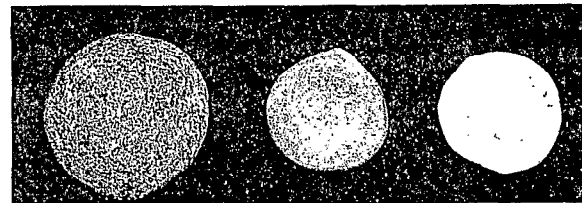


En bas, à gauche :
Enfant au coq, Raiatea
(Société). Au cours de
leurs migrations
anciennes, les
Polynésiens ont
introduit le poulet dans
les archipels de l'est. Il

est très probable que,
dès ces époques
lointaines, les coqs
étaient entraînés à se
battre. Aquarelle de
P. Huguenin.

Pirogues à voiles devant
Tahiti en 1774, au large
de la pointe Vénus.
Dessin de
Henry Roberts,
cartographe du
capitaine Cook,
troisième voyage.

Homme soulevant une
pierre servant de poids.
La pratique de ce sport
traditionnel s'est
perpétuée à Rurutu
(Australes) d'où elle a
été réintroduite
récemment à Tahiti.



Palets de jeu, îles de la
Société. Il n'existe pas
en Polynésie française
de traditions concernant
les jeux de palets. Les
anciens auteurs n'en
font pas mention, alors
qu'ils étaient connus aux
îles Cook et Hawaii ainsi
qu'en Nouvelle-Zélande.
Pourtant quelques
disques de pierre qui
pourraient bien être des
palets ont été trouvés en
surface, aux îles de la
Société, l'un d'entre eux
sur un marae.



Crosse de jeu des îles
Australes. Trouvée dans
une grotte près de
Moera' en 1926, elle
mesure 93 cm dans sa
plus grande longueur.
L'objet est d'une seule
pièce, sculpté dans du
bois de fer (*Casuarina
equisetifolia*) et
soigneusement poli. Il
était destiné au jeu de
'apai, une sorte de
hockey qui demandait
beaucoup
d'entraînement et était
réservé aux hommes.



Sports de lutte et sports guerriers

Bon nombre d'activités physiques gratuites avaient un rapport, direct ou lointain, avec la pratique de la guerre, dont on parlera par la suite. Soit, comme dans le cas de la lutte ou de la boxe, qu'elles mettent physiquement aux prises des hommes (parfois des femmes) souvent originaires d'unités tribales ou sous-tribales distinctes et qu'elles constituent alors des sortes de métaphores de la guerre véritable, qui pouvait parfois être directement consécutive à des séances de lutte ou de boxe ayant "mal tourné" : soit, comme dans le cas du lancer du javelot ou des compétitions de fronde, que ces sports soient l'occasion de démonstrations de la technique guerrière des uns et des autres, ou de son perfectionnement.

La lutte (*maona* ou *taputura'a* d'après T. Henry) était certainement le plus populaire et le plus prisé de ces sports, donnant aussi l'occasion de rassemblements plus formalisés ; elle fut notamment observée par Joseph Banks (1769), James Cook (1769), Maximo Rodriguez (1775), William Bligh (1789), James Wilson (1799). Les séances de lutte étaient parfois précédées de spectacles de danse. J. Banks en décrit un des sites comme une grande cour close par des bambous ; à cette occasion, un chef titulaire qui en était l'initiateur avec sa suite y assistait, ainsi qu'un groupe de vieillards qui récitaient des sortes d'incantations rythmées lorsque l'un des combattants mordait la poussière. William Ellis rapporte que les séances de lutte étaient placées sous le patronage des dieux, les lutteurs et leur suite présentant aux dieux, avant de combattre, ces offrandes métaphoriques qu'étaient les souches de bananier-plantain, dans des lieux de culte non spécifiés. Cet aspect plus formel n'était cependant pas toujours observé, comme le note Edwin Ferdon.

Le but de la lutte était de faire tomber son adversaire sur le dos, bien qu'une chute moins nette ait été également prise en considération. W. Bligh en trouve les règles assez frustes, opinant que "ces Gens sont assez Forts mais qu'ils manquent d'habileté autant que de courage". Cette opinion émane il est vrai d'un citoyen anglais pour qui la lutte à mains nues était un spectacle et un art populaire bien connu, particulièrement en Cornouailles. A Tahiti, il arrivait que des coups directs soient portés, mais la technique usuelle était de déséquilibrer l'adversaire, notamment en l'attaquant aux jambes.

Le défi d'un lutteur à ses adversaires potentiels était signifié, d'après W. Ellis, par des coups violents qu'il portait de sa main droite à son propre bras gauche, alors qu'il faisait le tour de l'enceinte de lutte. Plusieurs couples de lutteurs pouvaient être en même temps en compétition. Alors que la foule des spectateurs observait le silence pendant le déroulement de la compétition, les victoires et les défaites étaient accompagnées de vociférations, et même du son de tambours, de danses et de chants. Des contusions et traumatismes sérieux n'étaient pas rares. Néanmoins,

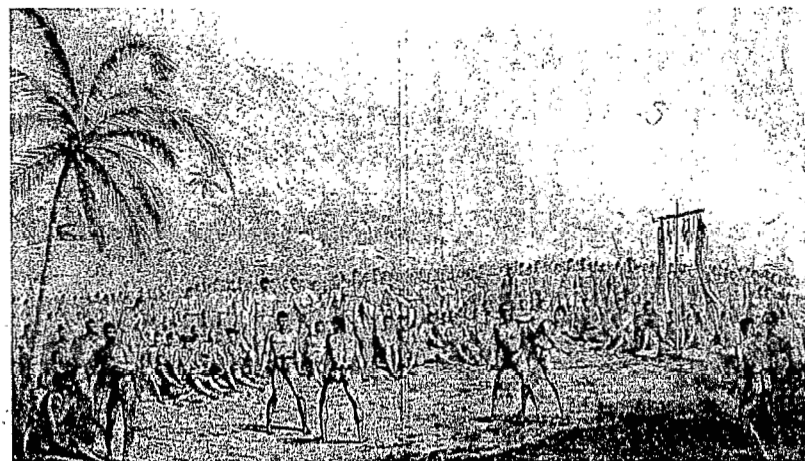
ici comme dans d'autres sports, selon W. Bligh, "la meilleure bonne humeur (était) la règle, et l'Homme qui (était) renversé riait de sa défaite autant que son adversaire". Ce sport était ouvert à tous y compris aux femmes, à qui il arrivait de se mesurer à des hommes, et elles se battaient avec non moins de férocité et d'efficacité qu'eux. Les *arii* de haut statut ne dédaignaient pas non plus de s'y engager.

Les premiers témoignages sur la société *ma'ohi* du XVIII^e siècle mentionnent des séances de boxe (*motora'a*, terme toujours utilisé, aussi bien pour le sport que pour l'échange de coups). D'après W. Ellis, ce sport aurait surtout été prisé par les "basses classes", quoiqu'il ajoute que "les autres classes s'y adonnaient aussi". Les coups, portés à mains nues, étaient "directs, sévères et lourds" et le combat s'arrêtait à la chute ou à l'abandon de l'un des combattants. Edwin Ferdon s'interroge sur le caractère véritablement

indigène de ce sport, n'en ayant pas trouvé de témoignage direct avant les années 1790, et constatant alors que la boxe pouvait être vue comme dérivant de nouvelles techniques de lutte incluant coups de tête et d'avant-bras, analogues à celles de la boxe anglaise de l'époque (dont la confrontation avec sa version française donnera d'ailleurs la boxe dite française, en vogue à la fin du XIX^e siècle). Étant donné le nombre de traits culturels anglais repris dans cette époque à Tahiti, cette hypothèse ne doit pas être passée sous silence.

De nombreux autres sports utilisaient directement des armes. Il en allait ainsi du tir à l'arc, une arme non utilisée à Tahiti autrement que dans des compétitions pacifiques, ou occasionnellement pour chasser, mais dont le nom (*teka, tika, tinga, ti'a* ou *te'a*) désignait dans toute la Polynésie et même dans certaines régions de Mélanésie le lancer du javelot, "sport des dieux" comme à Samoa

(B. Danielsson et A. Lavon). D'après A. Lavondès, le bois léger du *purau* étaient parfaitement mesuraient environ 1,5 m. Les flèches en bambou, étaient dépourvues d'emp de pointes de bois de fer (*folia*). La corde était fait qui planté dans l'enceinte alors désigner un arbre deux noms pourraient être les doublets anciens (*Calophyllum inophyllum*) étaient en bambou orné humaines, animales (tortue) que l'on retrouve parfois. D'après les observations de Bligh lors de son deuxième



Page de gauche en haut : Exercice guerrier ou combat simulé aux Tuamotu, d'après K.P. Emory.

Page de gauche en bas : Combat de boxe aux îles Hawaii. On ne connaît pas d'illustrations anciennes représentant une scène de lutte ou un match de boxe à Tahiti. Mais les descriptions que donne W. Ellis, par exemple, ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on aperçoit sur cette aquarelle de J. Webber peinte lors du 3ème voyage de Cook. Carquois en bambou décoré de motifs gravés, anthropomorphes et zoomorphes, îles de la Société.

En haut, à droite : Plate-forme d'archer dans la vallée de la Papenoo (Tahiti). Dessin d'après K.P. Emory. En Polynésie orientale, le tir à l'arc était un sport et n'était pas utilisé pour la guerre. Aux îles de la Société, des plates-formes de pierres de forme particulière ne servaient que pour ce sport. Pour tirer, l'archer s'agenouillait au milieu de la partie incurvée.

En bas, à droite : Arc, carquois et flèches (Tahiti). Les arcs, appelés *iana*, étaient généralement moins longs que celui-ci qui mesure 217 cm. Le carquois, en bambou, est entouré de cinq bandes de ligatures. Il a une longueur de 98,4 cm. Les flèches, en bambou, *ohé* ou *te'a*, au nombre de 24, mesurent environ 80 cm. Les pointes en bois dur de *aho*, noircies au feu, ont une base étroite enfoncée dans le bambou et sont maintenues avec une ligature et de la colle.

(B. Danielsson et A. Lavondès).

D'après A. Lavondès, les arcs, faits dans le bois léger du *purau* (*Hibiscus tiliaceus*), étaient parfaitement droits au repos, mesuraient environ 1,50 m de long et comptaient de 2 à 3 cm de diamètre. Selon D. Oliver, ils étaient parfois décorés de cordelettes ou de cheveux humains tressés. Les flèches en bambou d'environ un mètre étaient dépourvues d'empennage et pourvues de pointes de bois de fer (*Casuarina equisetifolia*). La corde était faite de fibre de *roava*, qui planté dans l'enceinte d'un *marae* pouvait alors désigner un arbre nommé *ama'e* ; ces deux noms pourraient eux-mêmes constituer les doublets anciens du *tamanu* actuel (*Calophyllum inophyllum*). Les carquois étaient en bambous ornés de ces décorations humaines, animales (tortues) ou géométriques que l'on retrouve parfois sur les *tapa*.

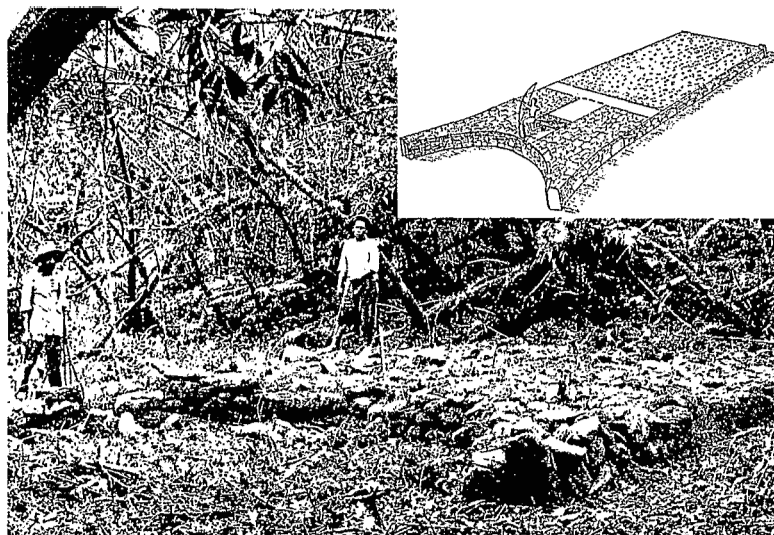
D'après les observations de William Bligh lors de son deuxième voyage de 1792 et

de James Wilson, le tir à l'arc était un sport "aristocratique", encore plus formalisé que la lutte. Les archers se présentaient avant les compétitions à des lieux de culte en se découvrant les épaules (salut réservé aux *ari'i*). Il était interdit de faire du feu pendant la compétition (ce qui était une marque de deuil pour les *ari'i* de haut statut) dans un périmètre donné à partir du lieu de tir. Ce dernier, "plate-forme d'archer" dans le vocabulaire archéologique, était constitué par un pavage de pierres basaltiques analogue dans sa construction à beaucoup de lieux de culte, la marque distinctive en étant d'après K.P. Emory la partie frontale, incurvée, à partir de laquelle les archers tiraient. D'après E. Ferdon, de jeunes hommes postés dans les arbres aidaient à repérer la trajectoire exacte de la flèche, le but du sport n'étant pas la précision mais de tirer le plus loin possible. De très bons tirs portaient à trois cents mètres. Cette priorité de la distance sur la précision est

confirmée par l'observation suivante : si la technique de l'arc avait été utilisée pour la guerre, la précision aurait été privilégiée par rapport à la distance, l'arc n'aurait pas été relâché après le tir comme c'était le cas - pour éviter le recul de la corde - et une protection du genre bouclier aurait probablement existé.

Les archers revêtaient des vêtements spéciaux appelés d'après T. Henry *puhipuhi te'a*, "souffler l'arc", du nom même des premiers fusils européens (*puhipuhi*) dont on croira un moment la balle propulsée par le souffle du tireur. Ces vêtements étaient déposés dans une dépendance du lieu de culte de Parua tetava'e, dieu des archers. Ces derniers se baignaient obligatoirement après les compétitions, ayant à se dépouiller de l'aura de "sainteté" que leur conférait la pratique de ce sport. Comme dans le cas d'autres sports, on semble ignorer les modalités exactes de recrutement des tireurs à l'arc et d'organisation des compétitions.

Page de gauche en haut : Exercice guerrier ou combat simulé aux Tuamotu, d'après K.P. Emory.



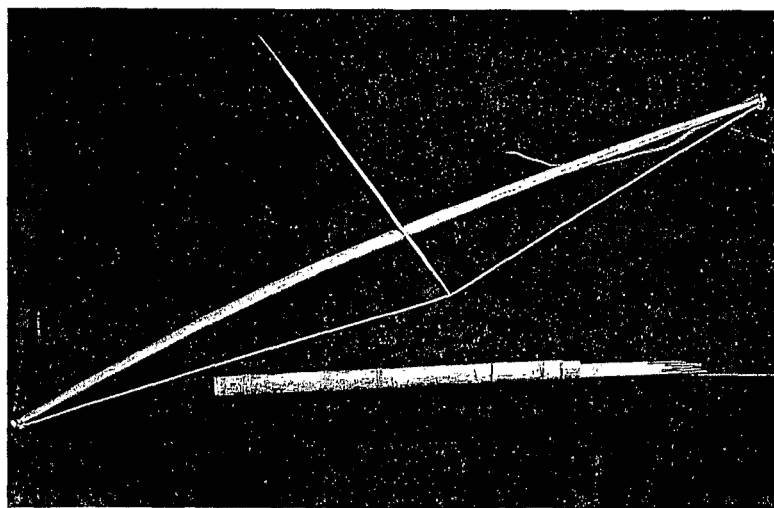
Page de gauche en bas : Combat de boxe aux îles Hawaï.

On ne connaît pas d'illustrations anciennes représentant une scène de lutte ou un match de boxe à Tahiti. Mais les descriptions que donne W. Ellis, par exemple, ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on aperçoit sur cette aquarelle de J. Webber peinte lors du 3ème voyage de Cook.

Carquois en bambou décoré de motifs gravés, anthropomorphes et zoomorphes, îles de la Société.

En haut, à droite : Plate-forme d'archer dans la vallée de la Papenoo (Tahiti). Dessin d'après K.P. Emory. En Polynésie orientale, le tir à l'arc était un sport et n'était pas utilisé pour la guerre. Aux îles de la Société, des plates-formes de pierres de forme particulière ne servaient que pour ce sport. Pour tirer, l'archer s'agenouillait au milieu de la partie incurvée.

En bas, à droite : Arc, carquois et flèches (Tahiti). Les arcs, appelés *fana*, étaient généralement moins longs que celui-ci qui mesure 217 cm. Le carquois, en bambou, est entouré de cinq bandes de ligatures. Il a une longueur de 98,4 cm. Les flèches, en bambou, *oha* ou *te'a*, au nombre de 24, mesurent environ 80 cm. Les pointes en bois dur de *aito*, noircies au feu, ont une base étroite enfoncée dans le bambou et sont maintenues avec une ligature et de la colle.



Les compétitions de lancer de pierre à la fronde (*ma'a*, d'après B. Danielsson et A. Lavondès) utilisaient une technique guerrière. Des frondes furent les armes essentielles de l'attaque contre le premier bateau européen à avoir touché Tahiti, le *H.M.S. Dolphin*, attaque consécutive à des échanges complexes ; de fait, elles constituaient une arme répandue et redoutable. D'après Edwin Ferdon citant les observations de James Wilson, la fronde *ma'ohi* était constituée de fibres de cocotier tressées, de manière à ce que la partie centrale plus large puisse recevoir des pierres de différentes tailles. Une boucle supplémentaire était disposée à une extrémité, permettant au lanceur de retenir l'arme une fois le jet effectué. Dans la situation observée par J. Wilson, après avoir chargé la fronde en maintenant la pierre de la main gauche et lui avoir donné un recul dans le dos, on la faisait tourner environ trois fois au-dessus de la tête en aidant le poignet droit de la main gauche ;

l'énergie dégagée était suffisante pour "ficher la pierre dans l'écorce d'un arbre à deux cents mètres (yards) de distance". D'après B. Danielsson et A. Lavondès, les exercices et compétitions de fronde étaient accompagnés de parades militaires. On semble ignorer aussi dans le cas de la fronde les modalités exactes des compétitions.

Le lancer du javelot, enfin, constituait une occasion populaire et valorisée de compétitions. Selon W. Bligh, les javelots étaient peu ou pas utilisés pour la guerre. En 1769 le lancer du javelot était appelé *Erowhaw* (*verofa*) d'après Joseph Banks, *vero pati'a* d'après B. Danielsson et A. Lavondès. Il s'agissait d'atteindre des cibles fixes, généralement des souches de bananier-plantain, situées à une trentaine de mètres. Les javelots mesuraient de 2,5 à 5 m de long, et étaient faits d'une tige de *purau* dont on avait enlevé l'écorce ; ils portaient à leur extrémité une pointe de *fava* (probablement de *pandanus*) fixée selon des modalités non décrites.

La guerre : sa place dans la société

D'après les nombreuses observations datant des trente dernières années du XVIII^e siècle, la guerre (*te tama'i*, du mot toujours utilisé pour l'agression verbale ou physique entre personnes) constituait une constante de la vie sociale ; on compte ainsi entre 1767 et 1797 une bonne douzaine de faits de guerre qui vont de la simple escarmouche à l'affrontement massif ; ce chiffre s'augmente considérablement si l'on considère la période 1797-1815, marquée par l'émergence de l'unité tribale de Te Porionu'u et la politique ambitieuse de ses chefs. En fait, on relève des guerres inter-territoriales ou inter-tribales jusqu'à la fin du XIX^e siècle, siècle pendant lequel un christianisme protestant très particulier constitue pourtant l'idéologie officielle

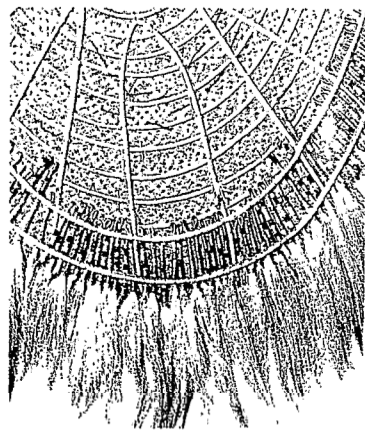
de la société. L'état de guerre inter-tribale peut paraître normal de l'état "normal" de la société.

La guerre pouvait constituer une limite des territoires socio-territoriaux de la société *ma'ohi* simples districts, mais maintenues jusqu'aux limites tribales regroupant la population. Elle était politiquement associée à l'existence des *ari'i*.

La récurrence de la guerre suscitait diverses tentatives matérialistes, qui y voyaient la répartition des ressources vivrières. Il faut remonter à Oliver et à un moindre degré à ces interprétations des ordres de fait. D'une part, les îles hautes estiment leurs ressources suffisamment

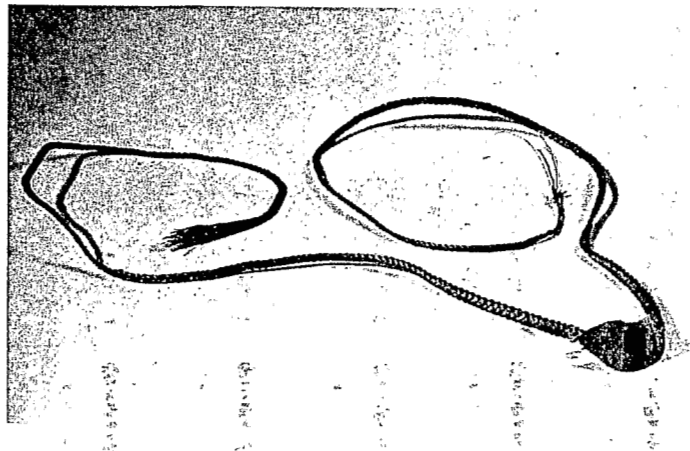
Lancement du javelot pour les fêtes du mois de juillet à Tahiti. Il existait dans toute la Polynésie, et même ailleurs dans le Pacifique, un jeu très ancien et très populaire appelé *teka*. Il consistait à lancer un léger dard de roseau, d'environ un mètre, muni d'une pointe rapportée en bois, sur un terrain préparé à l'avance.

Ci-dessous : Fronde de Tahiti, *ma'a*. La partie centrale de la fronde, utilisée pour contenir la pierre au moment du lancement, est une pièce rectangulaire qui se rétrécit progressivement vers les extrémités. Finement tressée avec des fibres végétales, elle mesure 10,5 cm de long pour une largeur de 3,5 cm. Elle est prolongée de chaque côté par une cordelette en fibres de bourre de coco tressées à trois brins. La longueur totale de la fronde est de 208 cm.



Le taumi, ornement de parade et de protection des guerriers, aux îles de la Société. Les éléments décoratifs, plumes, nacre, dents de requins, poils de chiens, sont fixés sur une sorte d'armure rigide.

Page de gauche, le détail du revers montre l'armature légère faite de baguettes entrecroisées, probablement en *te'ie* (*Freyinetia demissa*), sur lesquelles sont fixés la vannerie intermédiaire et les ornements de la face externe. La nappe de vannerie, serrée et résistante, est constituée de tresses en fibres de bourre de coco entrecroisées. Les ligatures bicolorées, brunes et noires, qui maintiennent les poils de chiens, montrent que le revers de l'ornement pouvait être en partie visible.



de la société. L'état de guerre ou de tension inter-tribale peut paraître une des composantes de l'état "normal" de la société.

La guerre pouvait opposer des unités socio-territoriales de toutes les tailles, dont l'emboîtement constituait une caractéristique de la société *ma'ohi* ancienne, depuis les simples districts comportant quelques maisonnées jusqu'aux vastes alliances inter-tribales regroupant de grandes masses de population. Elle était par essence une affaire politique, associée à l'ordre social dominant des *ari'i*.

La récurrence de la guerre *ma'ohi* a suscité diverses tentatives d'interprétations matérialistes, qui y voient un moyen de répartition des ressources rares, notamment vivrières. Il faut remarquer, avec Douglas Oliver et à un moindre titre Edwin Ferdon, que ces interprétations butent sur différents ordres de fait. D'une part, le milieu écologique des îles hautes est quasi uniforme et les ressources suffisamment réparties pour que la

rareté vivrière, si elle peut parfois constituer l'explication de tel ou tel raid ou de telle ou telle escarmouche, explique la récurrence de la guerre ; il faut ajouter à ceci que le "gain" par la guerre de nouveaux territoires dépendants ne modifie pas l'équilibre général des ressources, ceux des vaincus que l'on n'a pas exécutés restant sur place, les récoltes détruites se reconstituant après quelque temps, seuls les dispositifs de contrôle politico-religieux s'en trouvant modifiés. D'autre part, l'opposition des unités en cause ne s'identifie pas nécessairement, loin de là, à celle de la rareté et de l'abondance vivrières.

On insiste généralement sur l'aspect proprement politique de la guerre, comme moyen de dénouer des conflits de statuts entre *ari'i*. De fait, tout chef de haut statut pouvait prétendre, de par l'extension de ses connexions généalogiques, au contrôle de nombreuses unités territoriales que seule la guerre semblait capable de garantir ; ainsi encore, la récurrence des conflits entre

"partis" liés à des chefs dits titulaires (associés à des alliances) et des partis liés à tel ou tel chef d'une unité tribale constitutive, montre un lieu de contradiction du système politique que seule la guerre semble pouvoir dénouer. Par exemple, dans les cas de Huahine et Raiatea entre 1850 et 1880, cette contradiction se prolonge malgré les transformations subies pendant le XIX^e siècle. En général, le statut politique et le contrôle d'unités territoriales qui en découle ne paraissent pouvoir être garantis que par la capacité guerrière. La guerre est le lieu d'un "modèle" : "la guerre", dit la récitation ancienne rapportée par T. Henry, est "production de terre, établissement de roches (*papa*, c'est-à-dire de "grands hommes"), extension de sable (*one*, c'est-à-dire de territoire)".

On ne doit pas oublier cependant qu'au XVIII^e siècle des guerres éclatent à partir de simples conflits inter-individuels, qui se propagent aux unités en cause de par la simple solidarité de leurs membres. De fait, note Douglas Oliver, "les causes de guerre pouvaient être aussi nombreuses que les causes de conflits inter-individuels".

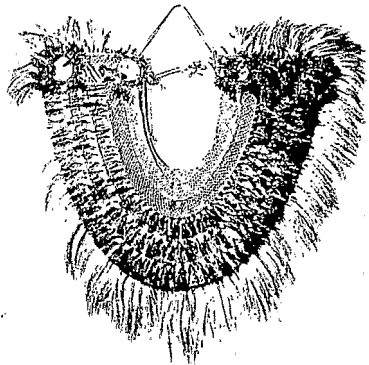
Contextes et pratiques de la guerre

Cette présence de la guerre à tous les niveaux sociaux est attestée par la diversité des occasions où elle se déclenche. Il est impossible dans ce cadre d'examiner la quinzaine de cas observés dans les trente premières années du contact avec l'Europe. Notons simplement que si les acteurs privilégiés de la guerre sont les unités socio-territoriales qualifiées par D. Oliver de tribus ou de sous-tribus, qui constituaient aussi les unités sociales les plus stables, on observe aussi de simples vendettas inter-familiales. La guerre pouvait aussi viser directement des chefs considérés comme tyranniques, la population de tribus ou de sous-tribus se divisant alors en factions.

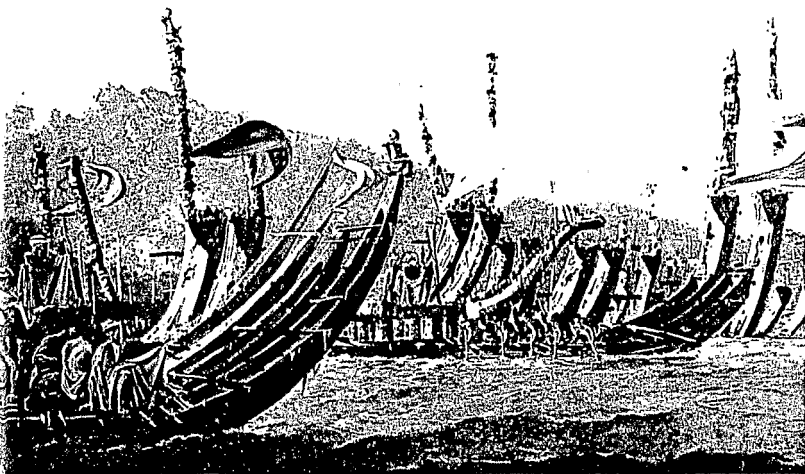
La guerre est le moyen institutionnel de la vengeance ou du rétablissement de la réciprocité ; elle est aussi le lieu privilégié où s'investit l'ambition des chefs tribaux. La décision de la guerre est essentiellement dans leurs mains, sans cependant qu'ils puissent se passer de la consultation des sous-chefs sous leur dépendance, et de l'ensemble du personnel politico-religieux qui les entoure : il en va ainsi des oracles ou "shamans" (*taura*), qui jouent un rôle très important à cet égard, et des prêtres officiels.

Comme dans tous les aspects de la vie collective *ma'ohi*, la relation aux esprits et aux dieux est constitutive, en effet, de la pratique de la guerre et des contextes de sa décision. T. Henry rapporte par exemple que si, au cours du processus de décision engagé entre chefs, "orateurs" et prêtres, l'un de ces derniers était tourné en dérision par des inconnus, si son visage était recouvert d'une toile d'araignée lors d'une marche en montagne, ces signes pouvaient l'enfermer à déconseiller la guerre ;

Le *taumi*, ornement de parade et de protection des guerriers, aux îles de la Société. Les éléments décoratifs, plumes, nacre, dents de requins, poils de chiens, sont fixés sur une sorte d'armure rigide. Page de gauche, le détail du revers montre l'armature légère faite de baguettes entrecroisées, probablement en *ie'ie* (*Freycinetia demissa*), sur lesquelles sont fixés la vannerie intermédiaire et les ornements de la face externe. La nappe de vannerie, serrée et résistante, est constituée de tresses en fibres de bourre de coco entrecroisées. Les ligatures bicolores, brunes et noires, qui maintiennent les poils de chiens, montrent que le revers de l'ornement pouvait être en partie visible.



Pirogues de guerre à Tahiti, par W. Hodges. Au cours du 2^e voyage à Tahiti, en 1774, Cook et ses compagnons assistèrent à un grand rassemblement, une sorte de revue des flottes de guerre dans le district de Pare (Arae). 160 pirogues doubles sont équipées et préparées pour le combat. Elles n'ont pas de voiles, mais sont propulsées uniquement par des pagayeurs disposés de chaque côté.



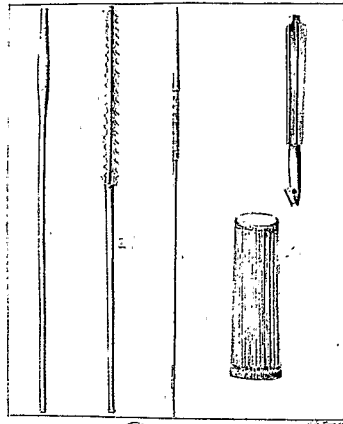
l'attitude inverse pouvait découler d'incidents favorables, comme des poissons-volants échouant d'eux-mêmes dans sa pirogue. Plus généralement, la faveur des dieux tribaux ou supra-tribaux comme 'Oro était activement recherchée par de multiples offrandes formalisées. D'après William Ellis ces offrandes

Pirogue de guerre, îles de la Société. A cause de l'absence d'illustrations et de descriptions, il est difficile de savoir comment étaient organisées les batailles à terre et même sur mer. En revanche, les parades navales et les exercices guerriers sont mieux connus. En dépit d'une certaine maladresse pardonnable pour un dessinateur spécialisé dans les sujets d'histoire naturelle, ce lavis de Sydney Parkinson, de 1769, apporte beaucoup d'informations. La pirogue de guerre est double et ornée de *iti* sculptés à l'avant et à l'arrière. On peut distinguer, grâce à la position et aux costumes des personnages, toute une hiérarchie qui peut paraître artificielle, mais qui correspond assez bien à la société tahitienne de cette époque. Tout en bas, se trouvent les pagayeurs simplement vêtus d'un *maro* et, pour deux d'entre eux, d'un *tiputa* ordinaire. L'homme chargé de vider l'eau des pirogues avec une écope est nu et on distingue bien ses tatouages. Debout au-dessus d'eux, des guerriers portent le *taumi* et un turban de *tapa*. Enfin, le spécialiste, le chef de guerre en grand costume avec le *tau* sur la tête et le *taumi* devant la poitrine, est entouré de ses assistants. Dressés sur la plate-forme surélevée, ils dominent toute la scène et sont visiblement dans

une situation de commandement. S. Parkinson est, semble-t-il, le seul dessinateur qui montre de façon assez précise comment était porté le *taumi*. S'il ne s'est pas trompé, il apparaît que cet ornement était double, l'un protégeant la poitrine, l'autre le dos. Ils étaient suspendus comme des colliers, avec un lien attaché autour du cou. Dans la réalité, il semble que les hostilités commençaient par des jets de pierres lancées à la fronde ou à la main. Puis, pour le combat rapproché, quelques guerriers seulement montaient sur la plate-forme pour se servir de leurs massues et de leurs lances ou piques. Fatigués ou blessés, ils étaient remplacés par d'autres combattants. Cette plate-forme de combat était normalement située tout à l'avant de la pirogue et non au milieu comme sur le dessin de Parkinson. On remarquera la forme des massues, sans pointe.

Armes et tambour des îles de la Société, dessin de J.F. Miller.

1. Massue en forme de lance (*omoro*) à pointe tronquée et sans décor en relief.
2. *Omoro* à pointe découpée latéralement en festons.
3. Javelot *varofa*, utilisé pour les exercices guerriers.
5. Bâton de jet. Manipulé avec une corde, il était destiné à faire trébucher l'adversaire autant qu'à le trapper.



auraient souvent plusieurs jours et incluaient trois catégories de sacrifices humains : l'un était destiné à "éveiller" 'Oro, le principe divin dont on cherchait le plus activement la faveur en ces occasions, l'autre nommé "diriger la souffrance" (*mauifa'atere*) servait à publiciser la déclaration de guerre (la même expression était utilisée pour des offrandes d'objets précédant les voyages, d'après le dictionnaire de la L.M.S.), le troisième servant à dénouer les liens politiques ou personnels pouvant exister avec l'unité sociale que l'on entendait attaquer. La faveur des dieux était interprétée dans l'attitude et l'état corporels des victimes. Plus généralement, le culte de 'Oro (qui ne constituait nullement le lieu exclusif de l'ambition guerrière) donnait un exemple de la relation réciproque entre la religion et la guerre : le contrôle des images de 'Oro pouvant constituer un but guerrier qui, une fois atteint, tendait lui-même à induire la croyance d'une situation favorable pour la guerre. De même la perte d'effigies divines pendant le combat aussi bien que l'atteinte à la personne ou de chefs récipiendaires du *mana* des dieux pouvaient conduire à la débâcle immédiate. Les violentes années de 1803 à 1808 donnent des exemples parlants des processus politico-religieux à l'œuvre dans la guerre. Remarquons que dans ces conditions d'omniprésence de la guerre il est peu surprenant que l'obtention d'armes à feu ait fait très vite l'objet d'une véritable obsession ;

comme le note W. Bligh dès 1792 "rien n'égale la rage de ces gens pour les armes". Différents observateurs rapportent qu'un tiers à une moitié de la population mâle d'une unité territoriale tribale, c'est-à-dire tous les hommes adultes, constituaient le contingent normal des guerres. Le personnage du "héros" (*'aito*), évoqué par T. Henry, qui doit se "saisir" (*haru*) en ne distinguant "ni ami ni parent", que l'on doit respecter parce qu'il est le protecteur de la terre, est comme la guerre elle-même le lieu d'un modèle. Les femmes, notamment les femmes *ari'i* de haut statut, intervenaient parfois dans les combats.

Les armes *ma'ohi* étaient de types très divers : massues, sagaies, foudres de queues de raies, frondes, dagues ; on n'est pas sûr de l'utilisation d'arcs et de flèches.

Les engagements pouvaient avoir lieu sur terre ou sur mer. Sur la terre, la tactique et la stratégie étaient extrêmement variées, allant de la simple escarmouche sur l'avant du théâtre de bataille à la confrontation de véritables armées (*nu'u*, des "foules") traditionnellement divisées en trois segments. Ces armées étaient accompagnées d'"exhorteurs" (*rauti*), de prêtres, de tacticiens (littéralement : "sculpteurs de l'affrontement", *tara'i'aro*) ; l'engagement avait lieu au son de tambours et de conques marines ; des amulettes diverses, constituées notamment de plumes rouges (*'ura*) marquaient souvent les territoires et les lieux.

Sur mer, les armées étaient embarquées dans des pirogues de guerre qui se confrontaient généralement dans les lagons, avec des armes analogues à celles utilisées sur terre. Elles étaient accompagnées de lieux de culte flottants ; des combats singuliers entre *'aito* pouvaient se dérouler de plate-forme à plate-forme. Ces engagements pouvaient être simultanés ou coordonnés à ceux de la terre. On considère habituellement que la guerre maritime, lieu elle aussi de tactiques ritualisées complexes, n'était plus pratiquée dès la fin du XVIII^e siècle ; on peut cependant encore observer des engagements maritimes dans les îles Sous-le-Vent au cours des années 1850.

L'état recherché par les guerriers était la "fureur", qui n'était considérée être apaisée qu'à la suite de manifestations cathartiques, fréquemment observées, d'une extrême violence sur les corps des vaincus et de la population civile. Quand la tribu ou l'alliance victorieuse n'entendait pas placer les territoires tribaux vaincus sous son contrôle, les récoltes et les biens étaient détruits ou incendiés. La victoire était souvent suivie de sacrifices humains. L'écho rencontré par le geste politique de Pomare II, décidant d'épargner les vaincus de la célèbre confrontation de 1815 entre "pro-" et "anti-" chrétiens, est significatif à cet égard. Remarquons enfin que, malgré les bouleversements sociologiques de toute nature subis dès le XVIII^e siècle, les engagements intertribaux liés à la politique à tenir à l'égard des puissances, qui perdurent dans les îles Sous-le-Vent jusqu'à la fin du XIX^e siècle, constituent des métaphores de la guerre *ma'ohi*, certes lointaines, mais qui sont directement reliées.

Jeux et guerres dans les archipels

Aux îles Marquises

Comme ailleurs, les enfants allaient à la toupie, au cerf-volant, aux devinettes, à cache-cache, aux jeux encore, dont l'imitation des activités adultes. Ils s'exerçaient en imitant les activités adultes. Ils s'exerçaient (*pehe*) qui remontait à la tradition et avaient été anciens en affaire de dans l'art de préparer ligatures ornementales avaient un nom qui était mythologique. Les enfants mythes échasses avec fourches de *fau* (*Hih*) n'avaient que peu de professionnels, ces mesuraient rituellement cérémonies en mémoire des interdits très stricts, ils se présentaient double file, puis s'avançaient, chaque fois faire tomber l'autre possible sur les pavés, dont les femmes exclues, opposaient les allait peut-être de même ancien, pratiqué dans le Pacifique, le lancer roseau d'un ou deux mètres depuis un monticule spécialement aménagé, saient parfois une corde le gagnant était celui de la plus grande distance.

Enfants comme l'aise dans l'eau ; ils ne mais sans se tenir d' (*papa*). La lutte et la b moins pratiquées qu'au seul exercice guerrier adolescents et des h vallées, était un combat simulé, avec des projectiles durs (noix de coco, de main ou à la fronde). Il était surtout pratiqué les tribus étaient en contact. Le pouvoir d'un chef : ment au nombre de guerriers trouvaient sous sa dépendance mobiliser rapidement. rarement aux batailles décidait de la guerre et disposait pour l'aider supérieurs qui entraînaient guerriers. Au moment étaient (*tapu*) et vivaient maison des hommes conservaient leurs attributs et leurs ornements et leurs ornements étaient destinés à donner l'apparence de féroci-

Jeux et guerre dans les autres archipels

Aux îles Marquises

Comme ailleurs, les enfants jouaient à la balle, à la toupie, au cerf-volant, mais aussi aux devinettes, à cache-cache et à bien d'autres jeux encore, dont plusieurs étaient une imitation des activités pratiquées par les adultes. Ils s'exerçaient aux jeux de ficelle (*pehe*) qui remontaient à une lointaine tradition et avaient été dans des temps très anciens une affaire de spécialistes, habiles dans l'art de préparer des modèles pour les ligatures ornementales. Beaucoup de figures avaient un nom qui rappelait un personnage mythologique. Les enfants fabriquaient de petites échasses avec deux bâtons et des fourches de *fau* (*Hibiscus tiliaceus*). Elles n'avaient que peu de rapports avec celles des professionnels, ces champions qui se mesuraient rituellement à l'occasion des cérémonies en mémoire d'un mort. Soumis à des interdits très stricts avant et pendant la fête, ils se présentaient sur la place de danse en double file, puis deux d'entre eux s'avançaient, chaque adversaire essayant de faire tomber l'autre le plus brutalement possible sur les pavés du *tohua*. Ces compétitions, dont les femmes étaient totalement exclues, opposaient les tribus entre elles. Il en allait peut-être de même pour ce sport très ancien, pratiqué dans une grande partie du Pacifique, le lancer du *teka*. Ce javelot en roseau d'un ou deux mètres de long était lancé depuis un monticule au-dessus d'une piste spécialement aménagée. Les lanceurs utilisaient parfois une corde comme propulseur et le gagnant était celui dont le *teka* avait atteint la plus grande distance.

Enfants comme adultes étaient très à l'aise dans l'eau : ils pratiquaient le *surfing*, mais sans se tenir debout sur la planche (*papa*). La lutte et la boxe semblent avoir été moins pratiquées qu'aux îles de la Société. Le seul exercice guerrier, qui opposait des adolescents et des hommes de différentes vallées, était un combat souvent plus réel que simulé, avec des projectiles en petits fruits durs (noix de coco, de bancoul etc.) lancés à la main ou à la fronde. Il est vrai que les exercices étaient surtout pratiqués sur le terrain puisque les tribus étaient en continuel état de guerre. Le pouvoir d'un chef se mesurait essentiellement au nombre de guerriers potentiels qui se trouvaient sous sa dépendance et qu'il pouvait mobiliser rapidement. Même s'il participait rarement aux batailles, c'était le chef qui décidait de la guerre et de son organisation. Il disposait pour l'aider de quelques officiers supérieurs qui entraînaient et dirigeaient les guerriers. Au moment des combats, ceux-ci étaient *tapu* et vivaient entièrement dans la maison des hommes où ils préparaient et conservaient leurs armes, ainsi que leurs vêtements et leurs ornements. Ces derniers, ajoutés à la couleur sombre des tatouages, étaient destinés à donner aux combattants une apparence de férocité, de puissance et

d'adresse. La guerre avait deux causes principales : la nécessité d'obtenir, toujours dans le camp ennemi, des victimes humaines pour les cérémonies religieuses, et l'esprit de vengeance toujours très fort après une offense ou les rapt de personnes destinées à des sacrifices humains. Elle avait lieu de jour et commençait par un chant spécial. Elle était annoncée à l'avance à l'ennemi par des émissaires et par le son des trompes d'appel, puis au moment des combats par de violents cris de guerre. Des expéditions clandestines pouvaient être entreprises de nuit, dans le plus grand secret, pour

assouvir une vengeance personnelle ou enlever une victime. Souvent, dans ce cas, les hommes arrivaient silencieusement, par mer. Quand il s'agissait d'un combat officiel, les grandes pirogues, simples ou doubles, étaient décorées : des nacres fixées à des feuilles de cocotier ornaient la proue : des touffes de plumes, de cheveux, de barbes de vieillards étaient fixées tout le long de la coque, et sur les sièges, on mettait des palmes vertes, du *tapa* et des plumes. Comme armes de guerre, les Marquisiens disposaient de casse-tête (*'u'u*) en bois noir de *Casuarina*, ornés de motifs sculptés. Ces pièces sont très connues à cause de leurs décors et ne sont pas rares dans les

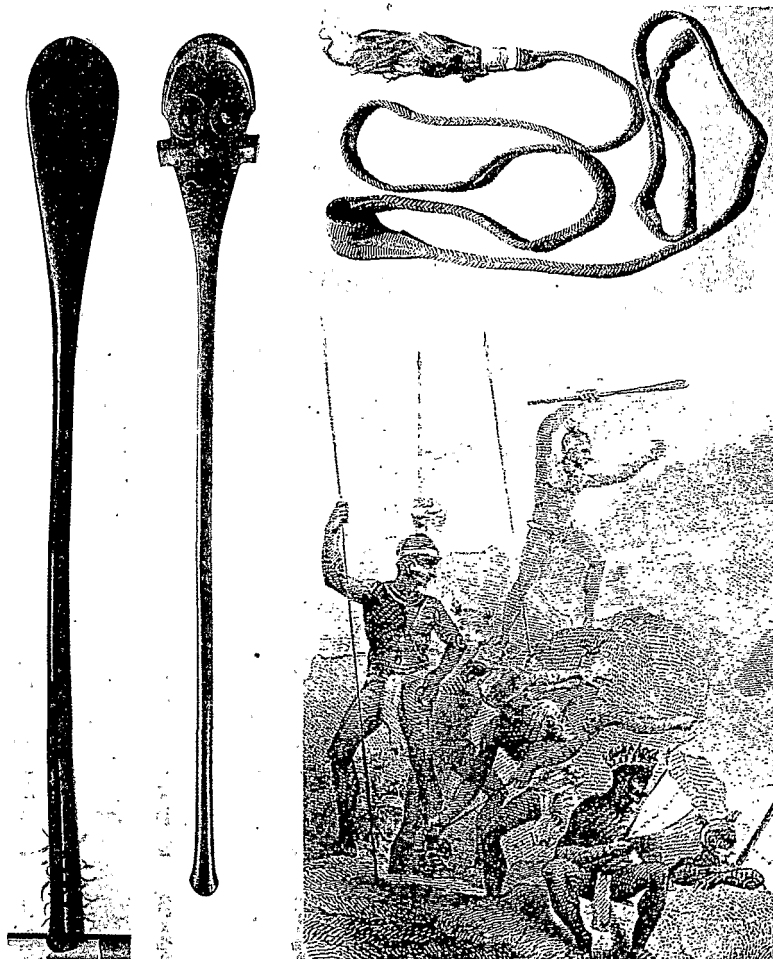
Grande massue en forme de pagale (*parahu*), îles Marquises. Taillée dans du bois de *toa*, elle est très lourde et mesure 2,44 m. La poignée est décorée par des ligatures en boure de coco et des touffes de cheveux.

Au centre : Casse-tête (*'u'u*) des îles Marquises. Ces objets, célèbres et très recherchés par les collectionneurs à cause

de leur forme unique dans l'art polynésien et de leurs sculptures très raffinées, n'étaient pas seulement des armes de prestige ou de parade. Ils étaient utilisés exclusivement sur terre dans les combats corps à corps. Les coups étaient parfois portés avec la partie plate du casse-tête, mais surtout avec ses côtés anguleux, le reste de l'arme faisant fonction de masse.

Ci-dessous : Cette fronde des îles Marquises est constituée d'une "poche" assez longue, prolongée par des tresses marquisiennes typiques. Un *ivi po'o* muni de touffes de cheveux achève de "signer" l'objet.

En bas : Guerriers marquisiens dominant le mouillage depuis les rochers, gravure missionnaire. En 1821, le *Dautless*, capitaine Gambier, fait escale aux îles Marquises. Les guerriers marquisiens couverts de tatouages et vêtus du *hami*, sont armés de longues lances, des casse-tête *parahu* et *'u'u* et de frondes.

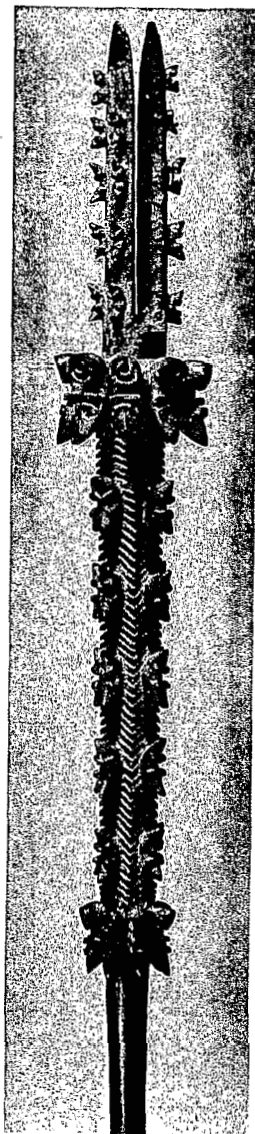
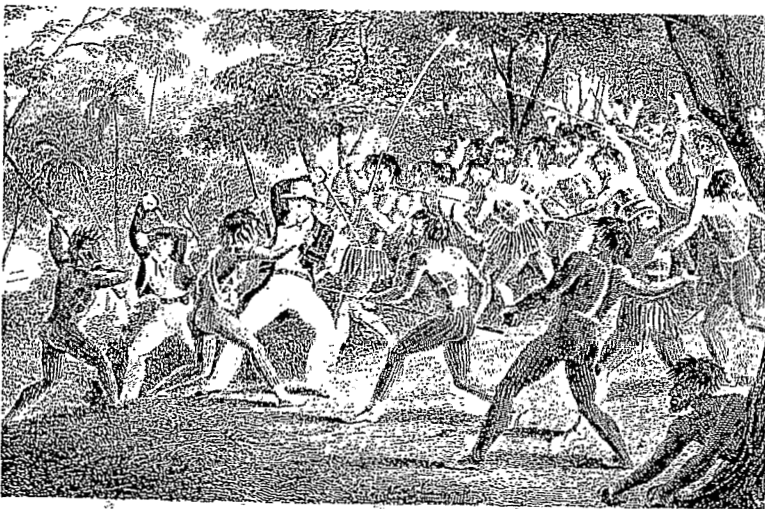


musées et les collections privées. Les ornements en mèches de cheveux autour de la poignée montrent que c'était aussi un objet de parade, mais dès les années 1840, on ne le fabriquait plus que pour la vente aux voyageurs de passage. Une autre arme de combat rapproché était le *parahu*, une massue très lourde en forme de pagaie. Dans les combats où ils étaient très mobiles, les guerriers emportaient avec eux des paquets de lances à pointe simple ou barbelée, qu'ils jetaient l'une après l'autre sur l'adversaire, ou dont ils se servaient pour porter des coups directs. Mais l'arme la plus utilisée était sans aucun doute la pierre, lancée à la main, et surtout avec la fronde (*maka*), tressée avec des fibres de bourre de coco. Pour trouver les galets réguliers, un peu allongés, qui servaient de projectiles, les adolescents n'hésitaient pas à plonger assez profond dans la mer. Souvent les femmes suivaient les combattants, les encourageant de leurs cris et portant des armes de rechange. Les vaincus étaient tournés en dérision, mais ils pouvaient voir eux tous leurs biens emportés ou saccagés. Le premier prisonnier était transporté jusqu'au lieu de culte, où il était sacrifié au dieu de la tribu. Sa tête était remise en trophée au guerrier qui l'avait capturé et ses os pouvaient servir à faire des ornements. De petits cylindres d'os humains décorés d'un motif conventionnel, *tiki*, étaient le signe d'une intention de vengeance, lorsqu'un homme y faisait passer une longue mèche de cheveux, le reste de sa tête étant rasé. L'arrêt des hostilités intervenait généralement à l'occasion des récoltes et des grandes fêtes publiques qui les accompagnaient. La feuille de cocotier (*kou a 'ahi*) était le signe matériel de la paix.

Les archipels de l'est et du sud

Aux Tuamotu, l'insécurité était permanente et des guetteurs étaient placés sur des pointes rocheuses pour avertir les habitants quand surgissaient des assaillants. Si les agresseurs arrivaient par mer, toute la population faisait

front pour les repousser en lançant des pierres. Durant les périodes de répit, des combats simulés étaient pratiqués sous forme d'exercices guerriers ou de danses. Les armes utilisées aux Tuamotu sont assez peu connues. Elles sont variées et assez représentatives de celles qui existent ailleurs dans le Pacifique. Dans les atolls de l'est, les anciens voyageurs avaient remarqué des piques, de longueur variable, terminées par une pointe rapportée en os barbelée ou en mâchoire de poisson. Les lances de combat corps à corps, en bois de cocotier, à une ou deux pointes, étaient plus lourdes. Il existait aussi des massues dissymétriques à manches courts, qui rappellent les *patu* archaïques des îles de la Société et de la Nouvelle-Zélande. Les Tuamotu étaient riches en poignards de toutes sortes, en bois taillé en pointes, ou muni de dents de requins ou de mâchoires de poissons. Les frondes étaient tressées avec les fibres des racines de pandanus. Une pierre à gorge, attachée à une corde, servait de bola. A Mangareva, les guerriers utilisaient des lances de jet avec une pointe en os barbelé. C'est le seul archipel de la Polynésie où l'arc était utilisé pour faire la guerre. Aux îles Australes, les armes étaient façonnées dans du bois de *toa* (*Casuarina equisetifolia*). Les lances de jet étaient longues, parfois en deux parties et se terminaient par une pointe. Les lances-massues ressemblent beaucoup à celles des îles de la Société, mais elles sont plus fines et plus légères et souvent décorées de fins motifs géométriques. Il est probable qu'elles étaient plutôt utilisées comme objet cérémoniel ou de prestige. Les guerriers des Australes se protégeaient le corps avec des nattes repliées qu'ils portaient sous leurs vêtements. On a trouvé aussi à Rapa des vestiges de "cotte de mailles" en fibres végétales tressées. Il existe dans les musées de nombreuses armes provenant du Pacifique. Souvent achetées dans des ports, loin de leur lieu de fabrication, elles ne sont pas toujours bien identifiées, surtout si elles n'ont pas les caractéristiques précises de forme ou de décor qui permettent de les attribuer avec certitude à un archipel.



Pointe de lance sculptée de motifs en relief représentant des cochons très stylisés. Les rares objets de ce type sont faits visiblement pour s'adapter à une hampe. Cependant leur fonction cérémonielle ne fait pas de doute : ils appartenaient à d'anciens guerriers et étaient conservés religieusement.

Guerriers aux îles Gambier. Sur cette gravure colorisée, on remarque que les armes sont des massues, des lances et des pierres lancées à la main. Il faut noter aussi les tatouages en forme de croix, particuliers à Mangareva.

Lance des îles Australes. Elles sont plus courtes, plus fines et plus légères que celles des îles de la Société. La double bague est décorée de motifs plus compliqués. Parfois la pointe est entièrement et finement sculptée. La partie proximale présente un bref élargissement et se termine généralement en pointe.

8 De la

En Polynésie, l'itinéraire représenté comme transition entre ces statuts spectaculaires, d'autres plus continus, d'autres plus sociaux bien définis. Ce sont maintenant à être exar. Les événements du cycle considérés par les Polynésiens, mais encore d'un monde autre, où s'accomplissaient des rites et d'autres interdits dépendaient même, ainsi que la prospérité que ces cérémonies reçoivent le titre que le culte des rites proprement religieuses.

Les statuts sociaux

La hiérarchie sociale

Il convient de resituer ces statuts dans le contexte socio-politique polynésien ancien, et notamment ces statuts liés avec les statuts sociaux. L'archipel de la Société XVIII^e siècle, était certain, archipel polynésien celui sociale était la plus poussée, auteurs ont parlé à son sujet véritables classes sociales identifier celles-ci aux traditions des sociétés occidentales : aristocratie, bourgeoisie.

Baigneuses dans la baie de la Vaitepaha, à Tahiti. Peinture de W. Hodges. A droite, une sculpture au style typiquement tahitien (tifi) domine la scène et indique la limite d'une propriété, probablement celle d'un chef. "Le tifi ou image indiquant la terre du roi est beaucoup plus grand que les autres, tandis que les terres des *tofoa* ou *raatira* se distinguent par la présence de petits drapeaux blancs autour, du tifi" (James Morrison).

ENCYCLOPEDIE DE LA POLYNESIE

la vie quotidienne dans la Polynésie d'autrefois

Ce cinquième volume de l'Encyclopédie de la Polynésie a été réalisé sous la direction de :

Anne Lavondès,

Docteur en Ethnologie, Ingénieur de recherche à l'O.R.S.T.O.M.,

avec la collaboration de : **Alain Babadzan**, Docteur en Ethnologie, Chargé de cours à l'Université de Paris X, Nanterre, Membre de l'U.A. 140 du C.N.R.S., **Jean-François Baré**, Docteur d'État ès lettres et Sciences humaines, Chargé de recherche à l'O.R.S.T.O.M., **Michel Charleux**, Licencié en Sciences naturelles, Maître en Archéologie, Enseignant, Membre de l'U.A. 275 du C.N.R.S., **Éric Conte**, Maître ès lettres et D.E.A. d'Archéologie, U.A. 275 du C.N.R.S. et Département d'Archéologie du Centre Polynésien de Sciences Humaines, **Catherine Orliac**, Docteur en Archéologie, Chargée de recherche au C.N.R.S. (U.A. 275), **Michel Orliac**, Diplômé du C.R.P.P. (Sorbonne), Technicien supérieur au C.N.R.S. (U.A. 275),

et la collaboration des organismes suivants : Centre National de la Recherche Scientifique, Centre Polynésien des Sciences Humaines, Département d'Ethnologie de l'Université de Paris X, Nanterre, Laboratoire d'Ethnologie Préhistorique (C.N.R.S., U.A. 275), Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative de l'Université de Paris X, Nanterre (C.N.R.S., U.A. 140), Musée de Tahiti et des Îles, O.R.S.T.O.M. (Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération).

Conception et production : **Christian Gleizal**

Maquette et coordination de la réalisation technique : **Jean-Louis Saquet**

Assistante de production : **Catherine Krief**

Illustrations : **Catherine Visse et Jean-Louis Saquet**

Documentation : **Pierre Montillier**, Paris, et **Célestine Dars**, Londres

Photographies : J.-M. Arnaud, B. Bird, J.-Cl. Bosmel, J. Bouchon, J.-L. Charmet, J.-M. Chazine, E. Conte, K.P. Emory, M. Folco, M. Frimigacci, E.S.C. Handy, M. Isy-Schwartz, A. Lavondès, G. Lewin, C. Orliac, M. Orliac, J. Oster, P. Ottino, H. Ouwen, F. Ravault, C. Rives-Cedri, A. Ropiteau, J.-L. Saquet, M. Sexton, J.F.G. Stokes, A. Sylvain, B. Vannier, G. Wallart.

Les photographies autres que celles confiées par leurs auteurs ou leurs agences sont publiées avec l'autorisation des sociétés ou organismes suivants :

Dans le Pacifique : Musée de Tahiti et des Îles, Tahiti ; Opatti, Tahiti ; Musée Néo-Calédonien, Nouméa ; Dixson Library, Sydney ; Mitchell Library, Sydney ; National Library of Australia, Canberra ; The Alexander Turnbull Library, National Library of New-Zealand, Wellington ; Auckland Institute and Museum ; Otago Museum, Dunedin ; Bishop Museum, Honolulu.

En Europe : Archives Nationales, Paris ; Bibliothèque Nationale, Paris ; Hôpital d'Instruction des Armées de Brest ; Musée des Antiquités Nationales, St-Germain-en-Laye ; Musée d'Aquitaine, Bordeaux ; Musée des Beaux-Arts de Lille ; Musée de l'Homme, Paris ; Musée Municipal des Beaux-Arts de Rochefort-sur-Mer ; Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris ; Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble ; Muséum d'Histoire Naturelle et d'Ethnographie de La Rochelle ; Service Historique de la Marine, Paris. British Museum, Londres ; Ethnografiska Museet, Stockholm ; Musée d'Ethnographie, Genève ; Musée d'Histoire de Berne ; Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles ; Museum für Völkerkunde, Vienne ; National Maritime Museum, Greenwich ; Pitt Rivers Museum, Oxford ; Royal Museum of Scotland, Edinburgh ; University Museum of Archaeology and Anthropology, Cambridge.

En Amérique du Nord : Archives Publiques du Canada, Ottawa ; Metropolitan Museum of Art, New York ; Peabody Museum of Natural History, Yale University, New Haven ; Peabody Museum of Salem ; Yale Center for British Art, New Haven.

L'illustration de ce volume a plus particulièrement fait appel aux collections du **Musée de Tahiti et des Îles**, grâce à la collaboration de sa directrice **M. Lehartel**, de V. Mu-Liepman, conservateur, et de H. Ouwen, assistant conservateur chargé des collections.

Des collections privées nous ont été rendues accessibles grâce à l'obligeance de leurs détenteurs : Mme Adélaïde de Ménil, New York ; M. Yves du Petit-Thouars, Indre-et-Loire ; M. Pierre Loti-Viaud, Sceaux.

AA
POL

03 JUL. 1990

CHRISTIAN GLEIZAL / MULTIPRESS



18.234 vol.